

FIGARO ILLUSTRÉ

ANNÉE — N° 166

JANVIER 1904

JEUNESSE, par M. LÉVY-DHURMER.

L. Dhumer

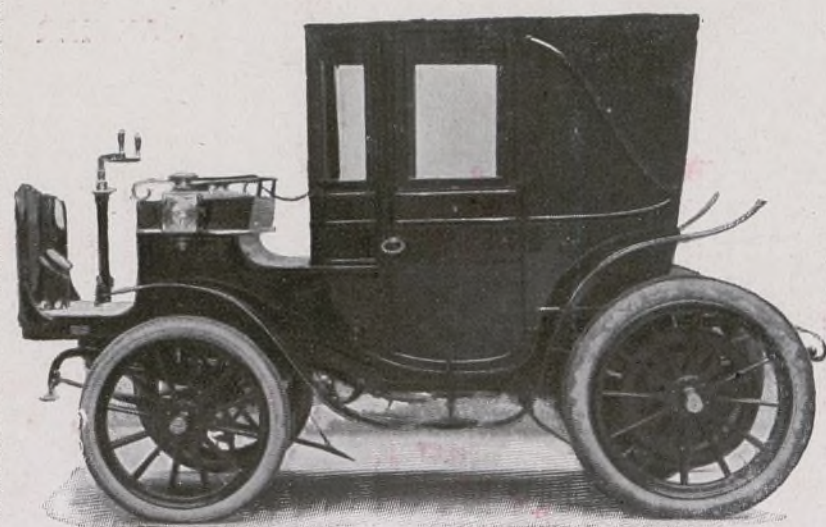
abonnement d'un an { France 36 francs
{ Etranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

Prix net : 3 francs ; Etranger : 3 fr. 50

L'ÉLECTRIQUE

La plus ancienne, et la plus importante
des Sociétés de Voitures Électriques de Paris



SES VOITURES ÉLECTRIQUES GALLIA

~ Pratiques, Élégantes
~ Simples, Robustes ~
~ Confort, Régularité
~ Économie ~

Pour permettre à ses clients, avant
d'acheter, de se rendre compte des avan-
tages de ses voitures, L'ÉLECTRIQUE
leur fournit à l'essai et à des prix très
avantageux, des voitures de luxe au
mois et même à la journée.

VENTE — LOCATION
ENTRETIEN
GARAGE — CHARGE

L'ÉLECTRIQUE 17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage — 400 ch. de force — Tél. 559 71
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garage : 600 ch. de force — Tél. 540 08



Le Nouveau Soutien-Gorge

bien différent du modèle baleiné et lourd qui était connu
jusqu'ici, est tout entier en batiste, et sans aucun baleinage.
C'est par une coupe ingénieuse et un ajustage spécial, inno-
vés par Madame Seurre, lingère, (55, boulevard des Batignolles,
à deux pas de l'avenue de Villiers) qu'il peut rendre les services
attendus, et cela sans que l'œil le plus exercé puisse le deviner
sous la chemise, et encore moins à travers le corsage.

Il s'impose à toute femme qui désire être bien corsetée,
et souhaite paraître avoir une allure et un maintien parfaits,
une poitrine idéale. Il ne comporte ni baleines, ni busc, ni
tissu renforcé : rien, rien absolument ; c'est sa coupe seule qui
redresse la poitrine, la remet et la maintient à la place qu'elle
doit académiquement occuper ; aussi, n'est-il besoin en aucune
façon de modifier les vêtements de dessous ou de dessus, qu'on
continuera de porter sans le moindre changement.

Celles de nos lectrices qui habitent Paris tireront grand
profit à passer à quelque jour chez Madame Seurre, ne serait-ce que pour se rendre compte
des services que peut leur rendre son *Soutien-Gorge*, le cas échéant. Quant à celles qui résident
au loin, qu'elles lui écrivent et s'enquient de la façon de prendre les mesures nécessaires.
Toutes se féliciteront du résultat obtenu, car chacune paraîtra idéalement corsetée et, ce qui ne
gâte rien, au contraire, sa plastique approchera de la perfection !

S'adresser à M^{me} SEURRE, Lingère, 55, Boulevard des Batignolles
(proche l'Avenue de Villiers et le Boulevard Malesherbes)

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE

PARIS — Les plus vastes du Monde — PARIS

Soieries, Manteaux, Confections, Trousseaux

ENVOI FRANCO A PARTIR DE 25 FRANCS — INTERPRÈTES DANS TOUTES LES LANGUES

GRAND HOTEL TERMINUS

PARIS — Gare Saint-Lazare — PARIS

CAFÉS & RESTAURANTS, TABLE D'HÔTE, HALL SPLENDIDE

500 CHAMBRES ET SALONS AVEC TOUT LE CONFORT MODERNE

— ✱ PALAIS D'ORSAY ✱ —

Grand Hôtel de la Gare du Quai d'Orsay — PARIS

VUE SPLENDIDE SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, LA SEINE ET LES TUILERIES

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE ET TÉLÉPHONE DANS TOUTES LES CHAMBRES

ASCENSEURS ET ESCALIER ROULANT

GRAND HOTEL DU LOUVRE

Rue de Rivoli, Place du Palais-Royal. — PARIS

ASCENSEURS, BAINS, ÉLECTRICITÉ

300 Chambres et Salons richement meublés

Lamplugh & C^{ie}

Carrossiers d'lux pour Automobiles

24, Rue Greffulhe

Levallois-Perret (Seine)

LA SILENCIEUSE
AUTO-SELECT

TÉLÉPHONE 560-26

LA SILENCIEUSE
AUTO-SELECT

28, PLACE SAINT-FERDINAND, 28

J.-E. BOISSAYE

CONCESSIONNAIRE

RENAULT, Diétrich, Mors, Panhard,

LA SILENCIEUSE
AUTO-SELECT

PARIS

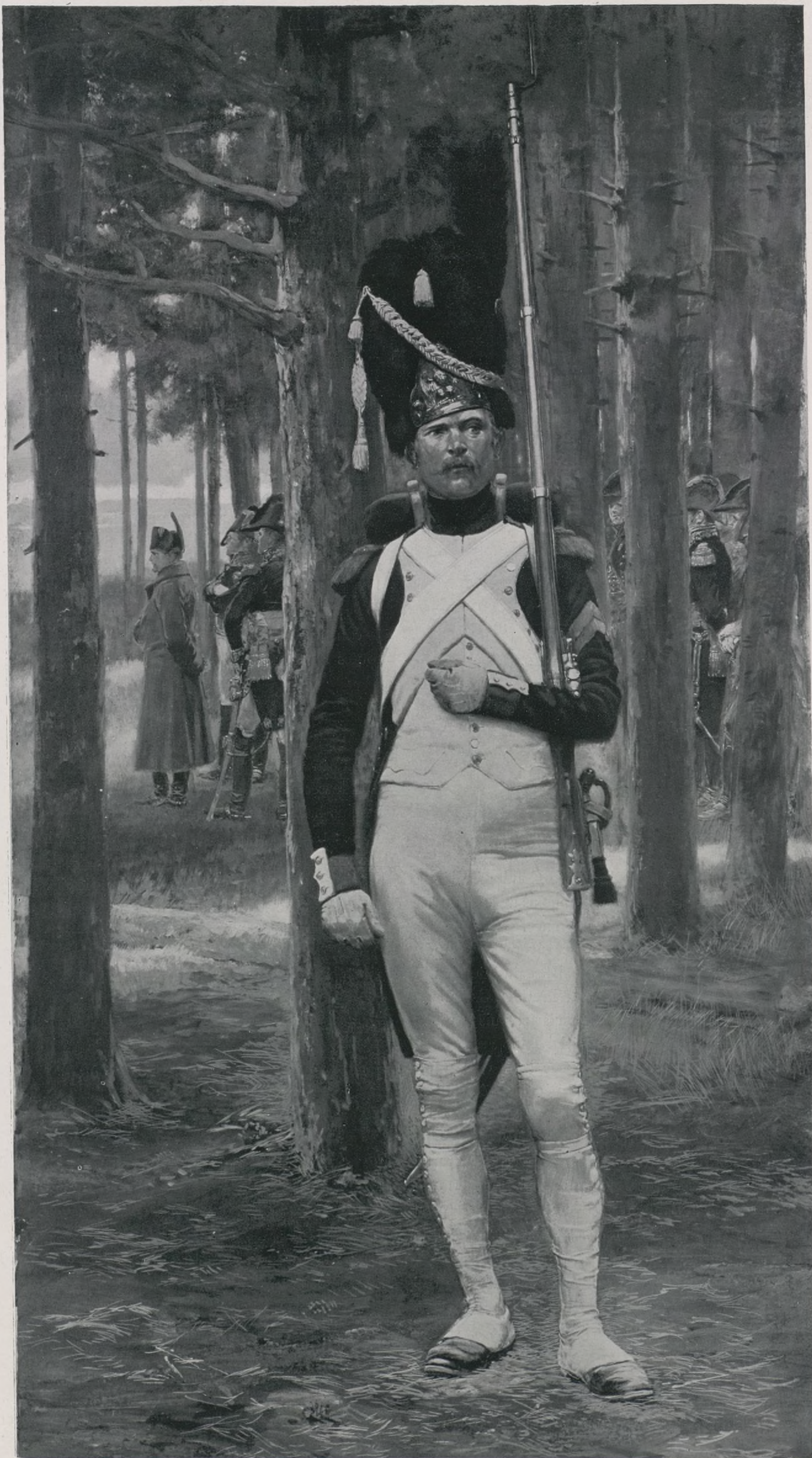
LA SILENCIEUSE
AUTO-SELECT

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50



GRENADIER DE LA GRANDE ARMÉE
d'après une peinture à l'œuf, de M. EDOUARD DETAILLE, membre de l'Institut,
Ancien élève du Lycée Condorcet.

Reproduction interdite.

Ayuntamiento de Madrid

LE CENTENAIRE DU LYCÉE CONDORCET

Dans quelques jours, le Lycée Condorcet célébrera le centième anniversaire de sa fondation. C'est là un événement dont le retentissement s'étendra bien au-delà des portes de cette belle et noble maison — et dont la portée dépasse de beaucoup celle



M. D. BLANCHET, proviseur du Lycée
Dessin de M. A. LE PETIT, fils.

d'une fête de famille — car l'histoire du Lycée Condorcet depuis l'année 1804 où il s'établit dans le local des capucins de la Chaussée d'Antin, c'est, en raccourci, l'histoire de la France.

Les noms mêmes qui lui furent successivement donnés, témoignent combien ses destinées furent liées intimement à celles de notre pays; fondé par un décret du Premier Consul du 23 fructidor, an XI, il fut baptisé Lycée Bonaparte, puis l'empire ayant été proclamé, il devint le Lycée Impérial Bonaparte.

De 1814 à 1815, il subit le contre-coup de l'exil de l'Empereur et des Cent jours, et il s'appelle dans la même année Collège Bourbon et Lycée Bonaparte, pour rester, définitivement, après Waterloo, le Collège Royal de Bourbon.

La révolution de 1848 lui restitua le nom de Lycée Bonaparte, et l'empereur Napoléon III celui de Lycée Impérial Bonaparte.

Les désastres de 1870 surviennent, le Lycée Bonaparte devient le Lycée Condorcet, puis le Lycée Fontanes, pour reprendre enfin — définitivement? — le nom de Condorcet en 1882.

Dans cette succession de baptêmes différents et quelque peu contradictoires, il y a lieu, je crois, de voir autre chose qu'un puéril souci de l'actualité, ou la vaine satisfaction qu'éprouvent les partis vainqueurs à assouvir leurs rancunes sur les partis vaincus, et qu'ils se sont offerte d'ailleurs sur tant d'autres établissements universitaires. Si le Lycée Condorcet a changé de nom chaque fois que la France a changé de régime, c'est qu'il était lui-même une image très complète et très belle de la France tout entière dans ce qu'elle a de meilleur, dans son cœur et dans son esprit.

Une telle affirmation peut paraître audacieuse, et on pourrait être tenté de l'attribuer dans une certaine mesure, à l'esprit de solidarité et de tendresse pour leur vieille maison, qui a toujours animé les Condorcetistes.

Quelques noms, choisis entre des centaines, quelques exemples suffiront à montrer cependant que rien n'est plus juste.

Cette maison a élevé le fils de l'empereur NAPOLEON III; deux présidents de la République se sont assis sur ses bancs: CARNOT et CASIMIR-PÉRIER; — puis, tour à tour, vingt ministres, parmi lesquels: DE FALLOUX, ARMAND BÉHIC, le duc DE BROGLIE, AUGUSTE et JEAN CASIMIR-PÉRIER, ADOLPHE et GEORGES COCHERY, DUCLERC, l'Amiral PEYRON, DAVID RAYNAL, RIBOT, etc.; — un président du Sénat: LÉON SAY; — trois présidents de la Chambre: le duc DE MORNAY, CASIMIR-PÉRIER et DESCHANEL; — une multitude de sénateurs et de députés qui ont illustré tous les partis: de PAUL DE CASSAGNAC à FERDINAND BUISSON, de PAUL DÉROULEDE à JOSEPH REINACH; — plus de cinquante diplomates, parmi lesquels: MM. CROZIER, REVOIL, HERBETTE, DE MONTEBELLO, DE MOUY, MELCHIOR DE VOGUÉ; — deux préfets de la Seine; — cinq bâtonniers de l'Ordre des avocats: BERRYER, CHAIX D'EST-ANGE, ALLOU, DEVIN, DURIER... cette énumération incomplète et hâtive montre avec assez d'éloquence l'influence qu'a eue cette grande institution sur la conduite des affaires de notre pays, et le lien étroit qui l'unit à toutes les manifestations de la vie française depuis un siècle.

*
* *

Si de la politique intérieure et extérieure on passe à la Littérature, à la Science et aux Beaux-Arts, l'influence du Lycée Condorcet sur les générations de ce siècle apparaît plus éclatante et plus brillante encore; — il a donné dans ces cent années d'existence: trente membres à l'Académie Française, seize à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, neuf à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, sept à l'Académie des Beaux-Arts, douze à l'Académie de Médecine, treize professeurs au Collège de France, que sais-je encore.



LE PÈRE MARTIN
Dessin de M. JOSÉ CLARA.

Les admirables professeurs qui ont illustré cette grande maison ont guidé les premiers pas d'écrivains, tels que: JULES CLARETIE, PRÉVOST-PARADOL, SAINTE-BEUVE, TAINE, VANDAL,

EDMOND et JULES DE GONCOURT, ALPHONSE KARR, GEORGES OHNET, EUGÈNE SÜE, ADOLPHE BELOT, LUCIEN MUHLFELD, FERNAND GREGH; — d'auteurs dramatiques comme : ALEXANDRE DUMAS fils, ÉMILE AUGIER, LUDOVIC HALÉVY, ERNEST LEGOUVÉ,

de deux heures et dispersés ensuite à travers Paris, n'eussent jamais le temps ni l'occasion, le seuil une fois franchi, — attirés par les mille distractions qui, dès le bon passage du Havre et sur toute leur route, sollicitent et retiennent leur attention, — de cultiver « l'esprit du lycée ».

*
*
*

L'esprit du Lycée! Il est endiable, cet esprit, — la vie de Paris pénètre en effet, de toutes parts, le Lycée Condorcet où l'on n'ignore rien des grandes premières, des potins à la mode, ni même — hélas! — des « événements » sportifs à sensations. Le père MARTIN dont je parlerai tout à l'heure sait bien tout cela, il en a blâmé les élèves pendant un demi-siècle, mais au fond il en est très fier, et répète à qui veut l'entendre que « son » lycée est le plus parisien et le plus spirituel des lycées de Paris ».

En tous cas, nulle part « l'esprit de lycée » n'exerce un empire tout à la fois aussi absolu et aussi cordial : le Lycée Condorcet est resté pour la grande majorité d'entre nous une petite patrie à laquelle nous rattachent des liens très forts et très doux. Cette atmosphère d'attachement et de tendresse pour la maison, — elle a été, il faut le dire, créée pour une bonne



L'HEURE DE LA CLASSE

Groquis de M. JEAN BÉRAUD, ancien élève du Lycée Condorcet.



Le Conseil d'Administration du Lycée-Bonaparte.

Délibérant sur les priations à prendre relativement au jardin du lycée, tant pour la conservation des fruits et plantations, que pour la liberté de la promenade dans le dit jardin, arrête ce qui suit.

1. Les membres du Conseil d'Administration auront seuls la clef du jardin. Ils la prêteront à M^{rs} les Professeurs, et autres personnes de la maison qui la demanderont, à la charge de la remettre dans le jour.
2. La promenade et les jeux y sont interdits pendant la tenue des classes.
3. Si l'on arrive à quelqu'un? commettre quelque délit, la clef lui sera refusée à l'avenir.
4. Il sera pris des mesures convenables pour la vente de toutes les différentes portions de la végétation. Seront susceptibles de prix en sera affiché spécialement à l'entrée du jardin.

fait et arrêté au Lycée Bonaparte le onze juin 1808.

Binet, président. Delapierre, secrétaire. Lemaire, 1^{er} adjoint. 1100 gbr.

EUGÈNE LABICHE, PAUL HERVIEU, PIERRE VEBER, ABEL HERMANT, ALBIN VALABRÈGUE, HECTOR CRÉMIEUX, HENRI BECQUE; — de poètes comme : ALFRED DE VIGNY, SULLY PRUDHOMME et PAUL VERLAINE; — d'historiens comme : BAUDRILLART, AUGUSTIN FILON, LEVASSEUR, GEORGES PICOT, YRIARTE, VANDAL; — de médecins comme : LETULLE, HAYEM, BERGERON, RICHET, HALLOPEAU; — de peintres comme : ÉDOUARD DETAILLE, et JEAN BÉRAUD qui ont bien voulu apporter à ce modeste tableau la précieuse collaboration de leur beau talent, JEAN VEBER, CARL ROSA; — de musiciens comme : ADOLPHE ADAM, VICTORIN JONCIERS, GEORGES HÜE, WILLIAM MARIE; — d'acteurs comme : LHÉRITIER, LA FERRIÈRE, TAILLADÉ, TALBOT, LUGNÉ-POÉ, LAUGIER; — de journalistes enfin comme : JOHN LEMOINE, BLAZE DE BURY, DE LA BEDOLLIÈRE, AUGUSTE VITU, JULES VALLÈS, ÉMILE DE GIPARDIN.

*
*
*

N'est-ce pas là une magnifique pléiade des talents les plus divers? et n'est-on pas en droit de dire, sans être taxé d'une bienveillante partialité envers une maison très chère, que le Lycée Condorcet a apporté à la gloire de la France, une contribution exceptionnelle, et que les fêtes de son centenaire doivent être célébrées par une belle partie de l'élite française?

Malgré l'ampleur que je revendique pour elles, ces fêtes res-

Je soussigné certifie que mespous leçons (arabes, grecs, latins) à Paris, la classe de rhétorique pendant l'année scolaire 1823-1824.

Blanchet

teront cependant familiales; l'esprit de famille qui a toujours régné entre les « Condorcets » est en effet légendaire; c'est une chose remarquable, car il n'y a jamais eu de pensionnaires dans cette maison, et il semblerait que des élèves réunis pour des classes

partie, par les hommes éminents et bons qui se sont succédé depuis un siècle dans les chaires du Lycée Condorcet.

Si je devais tracer un tableau d'honneur de ces hommes qui ont illustré l'enseignement pour le plus grand profit et la plus grande gloire du Lycée Condorcet, je devrais de nouveau entreprendre une énumération pour le moins aussi longue que celle que j'ai faite tout à l'heure pour les élèves, — et je ne crois pas qu'elle serait fastidieuse; mais, en l'épargnant au lecteur, je satisfais, je crois, au désir que tous ces hommes pourraient m'exprimer, fidèles à ce désintéressement, à cette abnégation qui les ont conduits à sacrifier souvent les plus belles carrières et les espérances les plus justifiées, à ces générations d'enfants dont les succès dans la vie les ravissaient comme s'ils eussent été leurs propres triomphes : en quoi ils n'avaient pas tout à fait tort.

Pourtant, il est quelques noms qu'on ne saurait se dispenser de prononcer lorsqu'on prétend apporter sa pierre au monument du Lycée Condorcet, tels ceux de M. BINET, le premier proviseur du Lycée, et du célèbre conventionnel LAKANAL qui fut son premier économiste, tels ceux des proviseurs ALEXANDRE et BOUILLET,

UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE.
Académie de Paris
CERTIFICAT D'ÉTUDES.

Touta *Proviseur du Collège N. de Bourbon*

Après avoir vérifié les Registres et recueilli le témoignage des professeurs
Certifions que l'élève *Deharval*
né à *Paris* Département de *Paris* le *8* de l'année *847* est entré dans notre établissement le *8* 1816 en qualité d'élève et qu'il y a suivi avec assiduité les cours de la classe de *Rhetorique* de celle de *Philosophie* pendant un an

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent Certificat.
Fait à *Paris* le *11 Août* 1844

Signé *Le Proviseur*

Vu et approuvé par nous Recteur
Fait à *Paris* le *11* 1844

184

de professeurs qui s'appelèrent ou s'appellent ALPHONSE KARR, HENRI PATIN, EUGÈNE TALBOT, VICTOR CUCHEVAL et le jovial et excellent BOURGINE, et l'historien GAZEAU à la barbe d'or et à la parole fleurie, et tant d'autres...

Est-il permis aussi de ne pas apporter un souvenir à l'être exquis que fut M. JULIEN GIRARD. Après avoir été comme élève la gloire du Lycée Condorcet, il y revint comme professeur, puis pendant quinze ans comme proviseur; — et dans ces dernières fonctions, il s'est fait adorer par des milliers d'élèves qui ont gardé le culte attendri de cet homme éminent et simple, et profondément bon. Est-il permis aussi d'oublier le charmant esprit, le cœur profond et délicat d'ERNEST DUPRÉ, professeur de rhétorique inoubliable, qui aurait pu être — et était en réalité — un écrivain de haute valeur, un poète délicieux; mais qui voulut être — et fut — par dessus tout un éducateur merveilleux.

Et PAUL MARTIN! le père Martin, comme on l'appelait familièrement — l'ours Martin, même comme on le qualifiait parfois avec irrévérence. Vous voyez ici sa tête hirsute et pittoresque, et ses yeux cachés derrière des lunettes d'or. Ces yeux ont vu passer quelque quarante mille condorcettistes, cette tête a vécu et pensé l'histoire de Condorcet. Cet homme, c'est Condorcet lui-même. Durant quarante et une années, il fut surveillant général du Lycée, il eut sous sa férule, des élèves dont les grands-pères avaient été ses élèves; et, ne sachant plus, ne voulant plus distinguer entre l'aïeul et le petit-fils, entre son lycée et « ses enfants », il les enveloppa d'une tendresse profonde qui est encore, dans la retraite qu'il s'est décidée à prendre, sa joie, son orgueil et sa vie.

Il était terrible à voir, et les petits, à sa première apparition, tremblaient en se disant qu'ils allaient avoir là un impitoyable « pion », — mais bien vite ils se rassuraient, bien vite ils distinguaient très loin derrière les lunettes, cachés dans les broussailles des cheveux et de la barbe, — des yeux qui doucement souriaient, et que même une larme attendrie venait emperler au spectacle de cette jeunesse éternelle, toujours nouvelle et toujours la même, de cette jeunesse que durant un demi-siècle il morigina et adora...

Mais il faut se borner et ne pas se laisser trop entraîner à la douceur et à l'attendrissement des vieux souvenirs. MM. GIRARD et ERNEST DUPRÉ sont morts, le père MARTIN est parti, — le Lycée reste dans toute sa gloire, et toute sa prospérité; — sur le banc où TAINE avait sa place, devant le pupitre où DETAILLE crayonna ses premiers bonshommes, — une génération d'enfants studieux ou turbulents, sont venus s'asseoir à leur tour, et ils préparent pour l'avenir de nouvelles victoires et une gloire nouvelle à leur Lycée; vous pouvez être assuré que c'est l'avis de M. DESIRÉ BLANCHET, le proviseur actuel, en fonction depuis huit ans déjà, et qui présidera longtemps encore aux destinées de la Maison dont il a su garder avec infiniment de tact, de bonne grâce, et d'intelligence les anciennes traditions; et auquel il en a apporté quelques nouvelles dont un « Condorcet » de l'an 2004, se chargera de dire, lors des fêtes du bicentenaire, toute la valeur et tout le mérite.

PH. EMMANUEL GLASER.



LES RETARDATAIRES
Croquis de M. JEAN BÉRAUD.



Collection de M. L. R.

Reproduction interdite.

« RÊVE QUI PASSE... »


Étude par V. de BROZIK.

Ayuntamiento de Madrid

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un Voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyr : qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère :
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là ; telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne. Et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M^{lle} BARTET, de la Comédie-Française
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.



*Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu.
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.*

*Le lacs étoit usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.*

*Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,*

*Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus qu'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.*

*Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.*

LA FONTAINE.

“Il faut corriger les Enfants”

Nouvelle inédite de M. ROMAIN COOLUS.

Illustration de M. K.-X. ROUSSEL.

«... On reproche souvent aux vieilles gens de rabâcher. Cela est assez naturel. Les vieilles gens se rajeunissent dans leur passé et elles ressassent de vieilles histoires pour oublier le temps présent. De vieilles gens qui ne rabâcheraient pas ne seraient pas de vieilles gens. Que voulez-vous que nous racontions aux jeunes, sinon les jours disparus? Les récents leur sont mieux connus qu'à nous; et ils les comprennent mieux aussi.

Quant à moi, je suis de caractère entier et, comme il ne me plaît guère que l'on me contredise, je raconte aussi peu que possible et seulement l'indispensable. Oui, l'indispensable seulement. Il est des choses qu'il faut dire : et celles-là comment ne pas les dire? Mais je crois m'être toujours observé et ne m'être jamais répété. Je le crois du moins; il se peut que je me trompe, mais j'en serais étonné. Aujourd'hui ce que j'ai à vous confier, mes petits, est de ces choses qui doivent être dites. Je ne serai pas tranquille, maintenant que j'y ai repensé, tant que je ne me serai pas débarrassé de cette histoire. Or je veux être tranquille, car je peux mourir d'un instant à l'autre et il faut être tranquille pour mourir.

J'ai soixante-quinze ans, je ne puis plus attendre. Maintenant il faut que je parle. Je ne dois pas garder pour moi cette histoire. Que quelqu'un la connaisse au moins et me juge... avec indulgence; car on doit de l'indulgence à tout le monde et plus encore à ceux qui se confessent sans que rien les y force. Rien que leur conscience au moins; tout est là. Je veux vous conter cette histoire, les jeunes, pour que vous y songiez. Vous me direz ce que vous en pensez. C'est une aventure de jeunesse. La jeunesse, c'est loin, mais ça ne meurt pas et, aux vieillards, ça leur remonte souvent au cœur... souvent! »

* * *

« J'étais en ce temps là, je parle de plus de quarante ans, un des plus hardis pêcheurs de Glopinausen. Mon fils Henrik, qui est mort depuis en mer, m'aidait dans mon travail. Nous partions le soir à six heures; le matin, au jour, nous revenions. On avait jeté les filets toute la nuit. On vivait. Ma femme Hedda, qui est morte aussi depuis, pouvait à toutes les fêtes s'acheter des fichus de couleurs. Je n'ai jamais beaucoup aimé cela. D'abord c'est trop

voyant; et puis, les femmes s'habituent à ne plus vivre que pour la parure. Or, que signifie cette passion pour des étoffes? Des êtres humains ont mieux à penser; c'est une de mes idées du moins. Enfin elle est morte. Dieu lui soit clément! C'est pour vous dire que j'étais heureux dans mes affaires, presque un notable parmi les pêcheurs du bourg; on venait me consulter aussi, me prendre pour arbitre. J'étais considéré.

Un Dimanche de Novembre, je fus mandé à Brunicken, précisément pour un cas litigieux. Je ne pouvais pas refuser. J'aurais cependant préféré passer mes heures de repos avec Hedda et Henrik. Mais qu'aurait-on pensé de moi? Un notable ne peut se dérober aux honneurs. Il fallait partir. Je m'y résolus. Brunicken est à

trois heures de marche de Glopinausen. Les deux bourgs sont aux extrémités avancées d'un fiord qu'il faut contourner dans toute sa longueur pour aller de l'un à l'autre. Je partis par un temps froid et sec, très clair. J'allais vite. Pourtant la grève était semée de gros galets tapissés d'une gelée visqueuse de goëmons; mais je voyais où mettre le pied et faisais sans cesse de petits calculs très rapides pour éviter les passages dangereux. J'eus de la chance et tout réussit assez bien, puisque je vins à Brunicken avec quelque avance.

On me fit fête. Je fus reçu comme un vrai notable qui vient donner son avis sur des affaires difficiles. Je ne tardai pas d'ailleurs à les arranger à la satisfaction générale et tout le monde me félicita. J'étais fier et je pensais au plaisir d'Hedda et de Henrik quand je leur rapporterais ces paroles flatteuses. Je ne me rappelle pas un meilleur moment dans mon existence; je fus vraiment très heureux. On me choyait. Je m'assis à table entre la femme de mon hôte et son beau-frère. Sa femme était, ma foi, très agréable, et son beau-frère ne manquait pas d'esprit. J'en avais aussi alors, disait-on, et je sus trouver de petites choses qui les firent rire, elle surtout; elle avait de bien belles dents quand elle riait; et elle riait! Cela me fit plaisir; on a beau être grave et aimer sa femme; il y a des heures où on se plaît à regarder celles des autres. La femme de mon hôte m'y provoquait d'ailleurs et ne s'en formalisait pas. J'en profitais comme bien vous pensez. Je fis même mieux. On buvait beaucoup, cela n'a rien de surprenant et les rasades se succédaient comme coups de cloche. Elle aussi



levait souvent son verre et le vidait d'un trait; je me souviens qu'à un moment ses yeux brillèrent comme des cierges : « Voilà une femme qui a diable en tête », me dis-je, et cette idée m'émoustilla.

J'eus soudain le désir de l'embrasser et j'approchai mon visage du sien. Alors elle fit « pouah ! » et de la main me recula la tête. Tout le monde rit. Je devais sentir le vin, sans doute ; je me mis à rire aussi, mais j'étais vexé et songeai à partir. J'eus à ce moment



la vision de la grève et elle m'apparut toute pleine de goëmons et je glissais, et je glissais. Certainement, la nuit venue, je n'en sortirais pas. Il fallait rentrer de jour. Je fis mine de me lever pour prendre congé. La femme de mon hôte se pendit à mon bras et me retint ; je me rassais et me remis à boire. Cela dura quelque temps encore. Je n'ai plus le souvenir très précis de ce qu'on fit. Je me rappelle seulement avoir été en partie dégrisé par le froid de l'air quand nous sortîmes.

*
*
*

La nuit venait ; des cailloutis d'étoiles commençaient à empierrer le ciel ; il faisait beau ; de légers brouillards flottaient sur la mer qui mugissait au loin. Un vieux me prit à part et me demanda si je couchais à Brunicken ; il m'offrait un lit, le petit père ! Je refusai, ne voulant pas inquiéter les miens à Glopinausen. Il s'enquit alors de la manière dont j'allais regagner mon bourg. Je lui fis tâter mes jambes qui sont solides. Il me dit que ce n'était pas prudent et que Yahn, son beau-fils, en une heure, me ramènerait en barque. Je le remerciai sèchement, n'ayant pas l'habitude de faire travailler les gens les jours de repos. Il se le tint pour dit et s'éloigna. Après quelques propos, je pris congé de tous ces braves gens qui se confondirent en remerciements. J'étais aux anges. Jamais je n'avais reçu tant d'éloges à la fois. Cela m'était très agréable, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Pour un peu, j'aurais eu de petites gouttes d'eau plein l'œil. Je leur serrai la main et me mis en route.

Je marchai d'abord bon train, assez étonné de ne pas rencontrer plus d'obstacle. Mon bâton sonnait sur les galets et me tenait compagnie avec sa musique. Mon pas était rapide et j'avancais avec jovialité. Le repas, les vins m'exaltaient la cervelle et des refrains licencieux, Dieu me pardonne, couraient sur mes lèvres. Et cependant je pensais aux douces causeries du logis, dont je devinais, à travers la nuit froide et nue, les vitres flambantes et l'intérieur de bonne chaleur.

Comme je souriais à ces réflexions je m'aperçus que je ralentissais mon allure ; les galets et les pierres se pressaient en plus grand nombre ; ils devenaient aussi plus gluants. Je me retournai et vis encore très nettement les lumières de Brunicken ; je n'avais

guère fait que le tiers du chemin ! Et j'avais beau fourrager la nuit de mes regards, celles de Glopinausen n'apparaissaient pas encore ou si lointainement que c'en était ironique. Un léger brouillard, sans doute, les dissuadait de m'encourager. Je restai pensif une minute, puis résolument me remis en marche. Il fallait coûte que coûte rentrer, le soir même, au bourg.

Avec des difficultés inouïes, je fis encore un bout de route à travers les pierres visqueuses. Je glissais et me relevais tour à tour, m'aidant de mon bâton, les mains poissées par les algues, les pieds endoloris, les chevilles blessées. Cette chevauchée à travers ces pierres coalisées m'épuisait. Je me prenais intérieurement le cœur comme avec la main et le serrais, pour ainsi dire, en l'exhortant : « Allons ! du courage, il faut avancer. » Mais mon pauvre cœur était inerte, si fatigué, si las, un peu en moi comme une chose morte, un fardeau au lieu d'un soutien. Je m'arrêtai, vaincu.

Alors, sous le froid aigu, je me sentis triste et je compris — trop tard — que je m'étais engagé dans une sottise aventure. Je n'avais pas le courage de revenir sur mes pas et je me sentais dans l'impossibilité de poursuivre ma route. Je m'assis sur une pierre qu'avaient épargnée les lichens de mer et méditai. Un grand vent soufflait par rafales houantes comme une montée d'orgue. J'écoutais, n'ayant plus rien à me dire. Je restai ainsi près de trois-quarts d'heure, dans un mutisme de chose, résigné.

Soudain je me souvins qu'à mi-chemin de Glopinausen et de Brunicken se trouvait, adossée à la falaise, une petiteasure abandonnée que des contrebandiers avaient dressée là jadis ; ils s'y donnaient rendez-vous et y cachaient leurs marchandises. Un beau soir, les douaniers avaient eu vent de la chose, avaient fait cerner la bicoque par des soldats du roi et avaient arrêté la bande. Depuis cette affaire, elle avait été délaissée et servait à l'occasion d'abri aux passants surpris par le gros temps. Je résolus de borner mes efforts à m'y trainer pour y passer la nuit. Les hommes ont besoin d'un toit pour dormir ; ils sont mal à l'aise quand ils se trouvent trop près des choses, car ils ne les sentent pas hospitalières. Et puis il faut être tranquille pour le sommeil comme pour la mort. Ma seule



crainte était de ne pas apercevoir la cahute ; elle nichait dans un renfoncement de la côte et je pouvais passer à quelques mètres d'elle sans m'en douter. Ces choses là arrivent ; en outre, plus on a besoin d'un objet, plus il semble prendre à plaisir à se cacher de vous, à se dissimuler, à fuir votre contact : il y a de la malice, voyez-vous, dans les objets ; je l'ai souvent constaté.

Aussi fus-je surpris, en scrutant les lieux qui m'environnaient, de voir, à quelques centaines de pas, une lumière, faible il est vrai,

clignoter du côté des terres. Elle ne pouvait filtrer que de la mesure des contrebandiers. Quelque voyageur, sans doute, égaré comme moi et qui veillait !

Je me sentis tout réconforté et comme attendri par cette découverte. Il y avait quelqu'un, tout près. Je résolus de me hâter. Trois cents pas à peine devaient me séparer de la bicoque ; il suffisait d'un dernier effort. Je me relevai et doucement, pour ménager mes forces, je m'avançai avec des précautions multipliées, avec des mains ambassadrices qui tâtaient les choses, palpaient peureusement le chemin. J'allais ainsi comme un aveugle prisonnier de sa propre nuit intérieure. Parfois je rencontrais des pierres si hautes qu'il me fallait les chevaucher des pieds et des mains, m'accrocher aux cheveux huileux des algues, et ramper sur elles pour ne pas tomber. Ah ! l'affreuse angoisse ! Tenez ! en ce moment, il me reste comme un frisson dernier, comme un étonnement lointain de n'être pas mort dans ce froid, dans ce peuple hostile de pierres mornes, sous toutes ces étoiles qui enciergeaient la nuit comme pour une veillée funèbre.

A un moment, je tombai brutalement ; une douleur vive m'arracha un cri violent ; mon visage avait porté sur une pierre aiguë. Une sorte de rage sourde me prit ; mes dents claquaient de colère ; j'aurais tué en cet instant. Aussi pourquoi tout semblait-il s'être ligué contre moi ? pourquoi ces pierres ameutées, invincibles, me barrant la route, me clouant dans l'obscurité, au cœur du froid ? Je souffrais aussi des angoisses d'Hedda, que j'imaginai. La pauvre femme me croirait perdu ; je l'entendais déjà pleurer, me semblait-il, comme si mes sens eussent contracté soudain une acuité exceptionnelle et que j'eusse pu entendre la tombée de ses larmes au loin ! Et je me sentais coupable ! C'était par ma faute que tout cela était arrivé. Je n'avais pas été dans la journée celui que j'aurais dû être ! Je m'étais attardé volontairement à Brunicken, par complaisance pour la femme de mon hôte qui était jolie, qui avait de si belles dents, et qu'en mon ivresse j'avais convoitée ! J'avais trahi mon Hedda, en vérité, et je m'en sentais puni déjà — et justement ; les châtements viennent quelquefois vite. On agit ; on dit qu'on ne sait pas ce qu'on fait ; on ment ; on sait ; seulement on croit que le jour d'expiation ne viendra jamais ou si tard... et il se trouve que c'est le jour même du péché. Cela est ainsi, croyez-moi. Défiez-vous des excuses que l'on invente ingénieusement pour se justifier. Elles ne trompent personne, ni Celui d'en-haut, ni nous-mêmes d'ailleurs.

..

Après une dernière crispation de tout mon être, un sursaut suprême, j'atteignis enfin la mesure ; elle était réellement éclairée, et la lueur qu'elle versait au dehors coulait d'une toute petite fenêtre haute découpée dans la cloison. J'essayai avant d'entrer d'inventorier l'intérieur. Je ne pus. Une taie laiteuse s'étendait sur le carreau comme une peau blanchâtre. Je marchai vers la porte. Un silence extraordinaire dormait dans la bicoque. Elle devait être déserte, car je n'entendais pas le plus léger bruit. Au loin toujours l'orchestre morne de la mer cadencant sa vieille mélodie.

J'entrai. J'eus un saisissement de stupeur, comme un vertige de surprise. Ah ! par exemple ! J'étais si loin de m'attendre ! Dans la petite chambre, où fumait une mauvaise lampe, il y avait trois êtres, trois êtres éveillés, vivants, mais comme stupéfiés, les lèvres closes, immobiles, inertes et irritants. Sans leurs yeux grands ouverts où des regards remuaient, on les aurait pris pour des statues. Il y avait deux vieillards et un enfant de douze à treize ans. Tous les trois étaient assis sur des escabeaux qu'avaient probablement laissés là les douaniers après la confiscation du matériel de contrebande. Les deux vieillards étaient extraordinairement différents. L'un avait une figure très pâle, des cheveux longs et tout blancs, d'un blanc d'aile d'oiseau de mer, une barbe patriarcale, de bons grands yeux doux semblables à ceux des chiens. L'autre était ras de poil et portait des cheveux courts ; mais ses traits dénonçaient une fatigue lourde et comme une lassitude déjà ancienne de l'existence ; le visage rouge par plaques et le nez de ton violacé accusaient l'usage excessif de l'alcool.

Le gamin, assis derrière les vieux, contre la cloison du fond, me griffa tout de suite de ses regards et je vis que ses yeux méchants grimpaient de mes mains à mon visage pour redescendre



ensuite de mon visage à mes mains. Je cherchais instinctivement la cause de cette mimique tracassière quand je m'aperçus que j'avais les mains sanglantes. Je constatai alors que je m'étais profondément entaillé et que mes blessures étaient sérieuses. Pour rassurer mes compagnons, j'expliquai en norvégien que je venais de tomber sur les rocs et que je m'étais cruellement meurtri le visage. Ils ne me répondirent pas et même ne parurent pas m'avoir entendu. Les vieux ne détournèrent pas la tête. Seul l'enfant ricana. Je haussai les épaules et ne fis plus attention. Je saisis dans une encoignure un escabeau vide, et m'y laissai tomber ; je formais un tas de chair inerte. J'étais excédé de fatigue.

Cependant une pensée lancinante vrillait la somnolence qui cherchait à m'engourdir. Je ne m'expliquais pas la présence de ces trois personnages muets, qui ne semblaient pas se connaître et qui demeuraient là cloués sur leurs sièges, étranges, équivoques, irréels. D'où venaient-ils ? Qu'étaient-ils ? Qu'attendaient-ils ? Ils ne paraissaient pas connaître le norvégien ! Ils ne paraissaient pas des nôtres ! Etaient-ce des naufragés de nationalité étrangère, égaré là, à moitié morts de froid et de faim, hébétés de misère, que les souffrances avaient figés et perclus sur leurs bancs ? Etaient-ce des gens qui allaient mourir ? Que voulaient-ils ? Que faisaient-ils avant mon arrivée ? Qu'auraient-ils fait si je n'avais pas paru ? Encore aujourd'hui je cherche ; je ne m'explique pas. Ils n'avaient avec eux aucun ballot de contrebande, aucun sac suspect. Je ne puis rien imaginer qui ne soit invraisemblable et je me demande...

A moins... toutefois... à moins que l'irréel ne soit la même chose que le réel, et qu'entre le vrai et l'absurde il n'y ait que l'épaisseur d'une paupière qui ne s'est pas levée assez vite ou qui s'est baissée trop tôt.

Tout à coup, je m'aperçus avec irritation que j'étais examiné, par les vieillards obliquement et cauteusement, d'une façon dissimulée et poltronne; par l'enfant directement, insolemment, avec cette grossièreté fanfaronne qui donne envie de gifler les gamins. Ses yeux étaient sur moi, collés à ma peau. Ils m'épiaient voracement. Ah! le petit taon! comme il s'acharnait! Au bout de quelques minutes, cet espionnage agressif me devint insupportable et je cherchai à y échapper en déplaçant légèrement mon escabeau; mais je continuai à sentir sur moi la phosphorescence de ces yeux insistants, qui me persécutaient et m'échauffaient le sang. J'avais beaucoup bu dans la journée et, bien que le grand air et la course eussent en partie dissipé mon excitation, les vins avaient laissé dans mon cerveau des ferments singuliers qui le travaillaient sourdement.

L'heure avançait sans qu'il me fût cependant possible de me rendre un compte exact du moment de la nuit où nous étions. Les vitres grossières de la masure portaient une housse de buée qui nous isolait du reste du monde. Une atmosphère épaisse et fade



pesait sur nous. J'avais la tête lourde et le cœur contri. J'avais le pressentiment que mon aventure finirait mal et je songeais à Hedda, aux gens de Glöppinhausen, à Dieu aussi, de temps à autre, le moins souvent possible.

Je perçus alors très nettement (comment? Mes yeux n'avaient rien constaté, mes oreilles rien entendu. Aurions-nous des sens mystérieusement en éveil à certaines heures?) je perçus qu'un changement était survenu dans les positions de mes voisins par rapport à la mienne; et pour m'en assurer, je tournai légèrement la tête. Il était vrai. Le mauvais gamin s'était sournoisement rapproché de moi et son escabeau n'était plus qu'à quelques doigts du mien. Pourquoi? Que me voulait-il? Dans quelle intention? Je ne pouvais me rendre compte. Je constatais seulement qu'il persistait à me dévisager avec férocité, et que ses yeux continuaient à coller sur ma peau leur ventouse haineuse. J'en étais exaspéré. Ce garnement devait être de ces petits bandits qui étouffent lentement des moineaux dans leur main ivre de palper une agonie, de ces cruels petits bonshommes qui font le mal pour le plaisir précoce de faire souffrir, pour la joie effrayante d'anéantir, de détruire. La

bouche offrait tous les signes d'une perversité hâtive, déjà durement retroussée avec des plis d'une sensualité louche. Les yeux, ambigus et incertains, jetaient des lueurs inquiétantes; et leur inexplicable hostilité outrait.

De la main je fis un geste impératif qui lui enjoignait de se tenir à l'écart et de ne point m'importuner davantage. Il ne répondit pas et continua à me fatiguer de ses yeux infatigables. Je serrai les dents.

Sur ces entrefaites, les deux vieillards, comme mûs par un même ressort, se levèrent. Les lèvres closes et les bras collés au corps, ils restèrent ainsi quelques secondes, immobiles, l'oreille tendue comme vers un cri de signal. Puis, sans que j'eusse rien remarqué qui pût justifier leur retraite, ils se dirigèrent vers la porte, l'ouvrirent. Une ruée de vent se précipita par la chambre et secoua violemment la flamme de la lampe qui se mit à fumer de façon désastreuse. Je restai abasourdi de ce départ brusque, en pleine nuit noire — le ciel maintenant portait le deuil de toutes ses étoiles — à une heure et demie de marche de toute habitation. Peut-être étaient-ils attendus par une barque voisine, à l'abri dans quelque anfractuosité de la côte. Je me perdis en conjectures pour m'expliquer ce que pouvaient être ces vieillards, qui ne m'avaient pas répondu lorsque je les avais interpellés en norvégien et qui fuyaient ainsi sur cette grève dangereuse dans des ténèbres d'encre.

Ils avaient laissé ouverte la porte de la masure où, par moment, le vent engouffrait ses rafales. Je me levai et poussai le loquet. Le gamin était toujours là, les yeux sur moi, les yeux contre moi, les yeux en moi; il n'avait pas bougé, indifférent en apparence au départ de ses compagnons.

Pourtant, j'avais la conviction qu'ils faisaient tous partie d'une même bande et que l'enfant aurait dû s'éloigner avec les vieux. Il n'était resté que pour m'exaspérer; il ne s'attardait que pour me pousser à bout; il ne lui suffisait pas de m'avoir torturé pendant une heure; il voulait m'infliger ce supplice toute la nuit. C'était pour moi une certitude.

A ce moment j'entendis un léger grattement aux vitres de la fenêtre, quelque chose qui ressemblait à un signal. Aussitôt le gamin sauta de son escabeau; mais au lieu de se diriger vers la porte, il fit un pas vers la lampe et comme un geste pour la saisir. Je pressentis qu'il allait l'emporter et me murer dans l'obscurité, livré à toutes les angoisses de cette nuit atroce, sous l'oppression de tout ce qui s'agite d'inconnu au cœur du noir.

La terreur de ce nouveau danger me fit agir avec une promptitude incroyable; je sautai sur la porte qui, par hasard, était munie d'une serrure et d'une clé, fermai à double tour et mis la clé dans ma poche. Après quoi, les bras croisés sur la poitrine, je me tournai vers le petit. Sa figure exprimait la plus vive déception et comme une rage sourde; ses traits étaient serrés et contractés; j'eus l'impression de les avoir fermés en faisant jouer la serrure. Ses lèvres violacées et rageuses murmuraient de pauvres niaiseries menaces. Il sentait que l'heure devenait mauvaise pour lui.

Cependant, le sang me cognait ferme aux oreilles. Depuis un long moment, le petit bougre s'appliquait à me mettre hors de moi et je me sentais d'humeur orageuse; pour me contenir jusqu'alors, il m'avait fallu des prouesses de patience; j'étais à bout. Je le sentais, ma colère ne demandait qu'à faire explosion; je m'en rendais compte et j'attendais. Au premier choc!...

Ce ne fut pas long. Le gamin réfléchit une minute. Il avait saisi la lampe et la dressait hautement. Tout à coup il vint sur moi. Ah! — Que méditait-il? Allait-il me la jeter au visage, s'en servir comme d'une arme, tâcher à me blesser avec? Je le crus. Aussi, m'avançant vers lui, je lui pris le bras et serrai si fortement que la lampe tomba et s'éteignit. Ah! — Ce fut une minute d'effroi profond. Toute la nuit était là, sur nous, pesait sur nous, nous écrasait. La lampe roula à terre avec un bruit plaintif; on entendit un glouglou las et gras; l'huile dégorgeait. Cependant, la petite carne ruait, mordait, furieux comme un diable rouge. De son bras resté libre,

il m'assénait de mauvais coups de poing sur le visage dont les blessures, vives et cuisantes, saignaient violemment. Je cherchais à le contraindre, mais dans l'obscurité il m'échappait; et ce bras affolé me battait la figure comme un fléau de machine. Peu à peu, à ma terreur confuse, je sentis monter en moi, comme une marée de naufrage, une de ces colères blanches que vous savez. Dans ces



moments-là, je sais que je deviens hideux. Il me semble que j'ai la peau pâle comme si on m'avait ganté la tête d'une peau d'homme mort. J'ai des yeux de noyé, mornes, vitreux, indifférents. Aux lèvres, une petite mousse de salive comme une écume de fièvre. Oui, je dois vraiment être hideux. Une de ces colères là venait de m'envahir. Alors je ne me contins plus. Je fus de la force déchaînée. Je lui appliquai sur toute la largeur de la gorge ma main droite grande ouverte et le soulevai du sol. Il gigotait éperdument et

je reçus tout à coup dans l'aine un coup de pied dont je souffris affreusement. A partir de ce moment je ne connus plus rien. J'étais fou. Je serrai la gorge de plus en plus étroitement, m'écriant avec une sorte de frénésie pédagogique démente : « Il faut corriger les enfants, il faut corriger les enfants ! ». Oh ! ce ne fut pas long ! Au bout de quelques secondes de débat, le gamin cessa de résister, céda, et je commençai à trouver qu'il pesait étrangement. Il était corrigé.

— « Il n'était pas mort, au moins, demanda vivement Nora, qui écoutait avec anxiété le récit de l'aïeul. »

— Il était corrigé, répéta celui-ci. Je le laissai tomber à terre et sa chute fit rouler bêtement de quelquespas encore la lampe éteinte. Ce bruit me causa une intolérable souffrance. Je n'ai jamais cessé depuis d'entendre cette lampe rouler bêtement sur le carreau sonore. Je m'attendais d'une minute à l'autre à voir ses compagnons revenir le chercher. Il n'en fut rien. Je ne sais comment cela se fit, ni pourquoi, mais ils l'abandonnèrent.

Je terminai la nuit près de ce petit corps qui refroidissait. J'eus des réflexions diverses, mais je ne parvins pas à me découvrir un remords. Il faut corriger les enfants...

Ce fut bientôt toute une pâleur par la chambre et le petit jour parut. Mes yeux en profitèrent pour inspecter curieusement la pièce où ce drame venait de se passer, et ce qui soudain me frappa, ce fut une clé, une autre clé, dans le mur accoté à la falaise. Je la fis tourner et un placard s'ouvrit, d'où s'exhala une laide odeur de pourriture. Je décidai que ce serait la tombe de l'enfant. Il paraissait appartenir à cette mesure ; il en était peut-être l'âme étrange, hostile, bohème et démantelée ; il était juste que le corps lui revînt et qu'elle le gardât. Je soulevai donc le corps du mauvais gamin et le jetai dans cette oubliette. Puis je fermai la porte et mis la clé dans ma poche. Depuis, je l'ai toujours sur moi. La voici. » Et il tira de son pantalon une vieille clé rouillée. Nora poussa un cri et détourna la tête. Le vieillard haussa les épaules, caressa la clé un instant et la replongea dans sa vareuse.

— « Il faisait grand jour, continua-t-il, j'ouvris la porte. Un bont vent frais, fleurant le large, vint me laver de toutes ces horribles émotions. J'avais les jambes brisées et le cœur amer. Il me semblait revenir d'un exil insensé. Avant de quitter la hutte, je promenai mes yeux sur les choses et les plaignis de leur complicité ; ayant aperçu la maudite lampe qui traînait, je l'envoyai d'un coup de pied rancunier crever sur les galets. Et puis je me remis en route. — Et depuis je n'ai jamais rien entendu de cette affaire. J'ai tenu à vous la conter tout de même pour vous apprendre ; d'abord, parce que j'entends encore de temps à autre la lampe qui roule bêtement sur les carreaux ; et puis, parce que j'ai voulu vous prouver qu'il faut corriger les enfants.

Alors Jorg : « Vous auriez dû tout dire aux magistrats, grand-père. Votre silence...

— « Mon silence ! J'avais femme et enfants, Jorg, et j'étais le plus gros pêcheur de Glopinausen ; on me prenait souvent pour arbitre dans les bourgs voisins et on me louait de mes sentences. — Seulement je n'ai jamais voulu retourner à Brunicken, ni comme arbitre, ni autrement. A cause de la mesure. Et, depuis, je n'ai plus osé corriger les enfants. »

Et comme on semblait se méprendre sur sa pensée :

« Mais je persiste à croire qu'il faut les corriger. Sinon, les hommes seraient sans défense contre leur rire. »

ROMAIN COOLUS.



Les Rois et la Fête des Rois

(... Bourgeois de Paris, mon ami, prends garde. Toi, bonhomme méthodique, tu muses et flânes quand ce n'est plus l'heure ? Toi que chatouillent les menus propos du boulevard, toi toujours à l'espère des coquets potins sur toute sorte de gens que tu ne connais pas, toi qui dégustes avec le même plaisir

s'efface, de sourire au geste ami de son adieu, pour qu'elle s'en aille plus lente, et revienne plus joyeuse et plus belle.

Ne dites pas : « Le conte est trop vieux. » — Vous savez bien qu'il est toujours puéril et frais, simple et charmant. Vous savez bien que nulle n'est fanée de ses grâces dix-neuf fois



LE ROI BOIT !

Gravure de PAUL PONTIUS, d'après JORDAENS. (Musée et chalcographie du Louvre.)

chaque matin ton journal, frais hors-d'œuvre de ta journée, Bourgeois de Paris, mon ami, défends-toi. Et si tu rabâches des histoires ni frétillantes, ni malignes, que ce soit avec la merveilleuse inconscience d'un sentimental timide qui se trouve une fois à l'aise...)

* *

Ne dites pas : « Il est trop tard. » — Parce que c'était hier ou l'autre jour que vous tiriez les rois, parce que le brouillard respiré par la route rongée là-bas la robe moins lumineuse de la Fête éloignée, c'est l'instant de songer encore à la compagne qui

séculaires et qu'alors, plus il vous semble vieux, plus il vous rajeunit aussi.

* *

L'autre soir, autour d'un gâteau doré, vous attendiez sans émotion le signe du destin. Soyez francs comme vous fûtes ingrats : En est-il un seul parmi vous qui, pieux, associait à la chaude saveur de la galette feuilletée, la mémoire vénérable de Melchior, Gaspar et Balthazar ? — J'entends votre excuse ingénue : « Vous avez fait comme l'an passé. Au reste, la galette était bonne et la tablée divertissante... »



L'ADORATION DES MAGES
Par BERNARDINO LUINI. (Musée du Louvre.)

Il est vrai que, l'an passé, votre insouciance fut sans doute pareille. Il est vrai que mille soins importants vous dissipent aux quatre coins de la planète. Vous pourriez cependant vous arrêter un peu. Il me semble qu'une aïeule chantonne qui a l'âge de ses petites filles...

Jadis trois Rois sont venus,
— Melchior, Gaspar, Balthazar —
Jadis trois Rois sont venus
Adorer l'Enfant Jésus.

Melchior était un vieillard,
Longs cheveux et barbe blanche;
Il portait robe d'azur,
Manteau d'hyacinthe;
Il avait, beau quoique vieux,
Le front chauve et les yeux bleus.

Gaspar était un jeune homme,
Sans barbe et vermeil,
Sa robe était orangée,
Son manteau pourpré.

Robe écarlate et manteau
Bariolé, Balthazar,
Brun, à barbe noire,
Balthazar entre les deux
Était plus jeune et plus vieux.

Jadis trois Rois sont venus
Qui cherchaient l'Enfant Jésus...

Vers la caverne lointaine,
Une étoile les conduit,
Et brille au métal des traînes
Qui ruissellent dans la nuit...

— « Salut, Madame Marie,
Disaient les Rois prosternés...
Nous savons, Vierge Marie,
Que le Verbe est né.
Voici l'or, voici la myrrhe
Et voici l'encens,
Moins précieux qu'un sourire
Du doux Seigneur votre enfant. »

— Lors, Jésus sourit.

— « Hélas, Madame Marie,
Disaient les bergers honteux,
Votre enfant, notre Seigneur,
Regardera-t-il nos fleurs? »

— Lors, Jésus ferma les yeux
Et baisa les fleurs...

*
* *

Là-dessus, tout le monde est *presque* d'accord. Les vétillieux néanmoins prétendirent que ces Rois n'étaient pas des Rois, mais des Mages. Par bonheur des personnes bien informées harmonisèrent l'antinomie en déclarant qu'ils étaient incontestablement des Rois-Mages.

D'autres détails sont moins certains.

Ainsi selon la tradition, Mages ou Rois, ou Rois-Mages, *Ils* étaient trois. Or, les prophètes avaient parlé : « Les rois de Tharsis et des Iles viendront lui apporter des présents. Les rois d'Arabie et de Saba lui feront des offrandes... » Donc, ils devaient être quatre. Les prophètes divaguent-ils, ou la tradition rêve-t-elle ?

Tenons pour trois, chiffre mystique.

D'où venaient-ils ? Nouveau problème comportant plusieurs solutions également probables. Ils venaient :

- 1° Soit de l'Arabie heureuse ;
- 2° Soit de la Perse ;
- 3° Soit d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

D'autre part, un document dont il faut tenir compte, prouverait que des trois individus en question, l'un étant Roi, les autres Mages, — le roi *Cheriperimale*, pèlerin volontaire parti de *Cranganor* pour expier quelque chose de sombre, avait trouvé en Cormanie deux mages très célèbres qui le conduisirent en Judée et le guidèrent jusqu'à la crèche. Après quoi ils étaient retournés chez eux.

Une critique prudente affirmerait, je pense, tout compte fait, que les Rois-Mages venaient de loin.

*
* *

La chanson n'hésite pas quant aux couleurs des tuniques, des manteaux, de Melchior, Gaspar et Balthazar. Elle omet de signaler un point douteux, une question ardemment controversée : la couleur de Balthazar. Les modérés le peignent brun. Les excessifs le poussent au noir. Les premiers s'entêtent. Les deux partis transigent enfin : c'est le page de Balthazar qui était nègre, nègre d'Éthiopie, où d'ailleurs... Continuons.

*
* *

... Ayant adoré, les Mages songèrent au retour. Je vous épargne leur voyage, leur baptême, leur prédication, leur martyre, leurs villégiatures à Constantinople, à Milan et leur transfert au douzième siècle, sur l'ordre de Frédéric Barberousse, maître de Milan, dans la cathédrale de Cologne. Car, j'ai oublié de vous le marquer, dès Constantinople, ils n'étaient plus que de magnifiques momies. Aujourd'hui, dans la « chasse des Trois Rois », reliquaire de la basilique de Cologne, trois crânes, resplendissants de pierreries, reposent sur des coussins de velours rouge.

*
* *

Et c'est vous, mes trois Rois que l'on fête sans songer à vous ! C'était bien la peine de marcher douze jours, de chercher treize nuits l'endroit d'humilier en votre personne devant la divinité reconnue toute la superbe des Gentils. Épiphanie, ce nom ne parle plus aux cœurs. C'est toute juste si la révélation de Jésus n'est pas révéree comme par ce prêtre toujours fidèle au culte de « Sainte-Épiphanie, vierge et martyre, mère des Mages ! »

La Fête des Rois, devrait pourtant garder le sentiment de sa grande naissance et de sa dignité héréditaire.

*
* *

Cette fête d'abord n'était pas distincte de la Noël. Puis la conscience chrétienne s'élucida, s'avisait de l'anachronisme, et le pape Jules I^{er} débrouilla cette confusion : les fêtes de la Nativité et l'anniversaire de l'Adoration universelle furent célébrées à douze jours d'intervalle. Pour les premiers chrétiens l'anniversaire était austère. Un jeûne rigoureux épurait leur méditation fervente. Le grand jour arrivé, ils se réunissaient heureux et graves autour d'une table frugale. Plus tard, on oublia le jeûne et l'allégresse devint plus vive. Si vive, que certains théologiens s'alarmèrent, s'irritèrent, fulminèrent contre la ribote païenne et les scandaleuses ripailles de ces brebis trop enthousiastes. L'on avait beau objecter que c'était triple fête, puisque c'était le jour aussi du baptême de Jésus et des noces de Cana. Ce zèle indignait les plus arides des docteurs. Leurs menaces virulentes furent sans effet. L'on passa outre. L'église même donnait un dangereux exemple. Un ordinaire de Sainte-Madeleine de Besançon, datant du quatorzième siècle, précise le mode des représentations accoutumées.

Quelques jours avant l'Épiphanie, un chanoine était élu roi, Roi des rois. Le matin de l'Épiphanie, il officiait. Trois chanoines congrûment vêtus, parcouraient la nef, précédés d'un flambeau symbolique, se prosternaient lorsque l'Évangile rappelait l'adoration, déposaient leurs offrandes et s'en allaient du côté opposé. La messe expédiée, la cérémonie était brillamment complétée par une agape confraternelle.

Cela plut au peuple. Et chaque maison eut un roi que la fève d'un gâteau désignait.

Les vrais rois à leur tour se promirent de cet usage quelques piquantes péripéties et ne dédaignèrent point de se monter cette pièce à spectacle. L'on fêta les Rois, l'on tira les Rois à la Cour. Les monarques, en grande pompe se rendaient à la messe et y

offraient trois boules de cire recouvertes l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième d'encens. La manière changeait avec le règne.

Une fantaisie épiphanique de François I^{er} faillit lui coûter la vie. L'anecdote en est contée dans les *Mémoires* de Martin du Bellay :

« Le Roy étant à Romorantin, vint la fête des Roys. Le « roy sachant que M. de Saint-Pol avait fait un roy de la fève « en son logis, délibéra avec ses supôts d'envoyer défier ledit roy « de mondit seigneur de Saint-Pol. Ce qui fut fait. Et, parce « qu'il faisoit grandes neiges, mondit seigneur de Saint-Pol fit

Louis XIV, malgré l'anathème furieux des Sulpiciens, voulut cette fête éclatante. Elle le ravissait, étant solennelle.

En 1704, une ordonnance de police enjoignait aux boulangers de livrer au prix courant, sous peine d'amende et sur l'heure, des brioches et radiches pour tirer les rois, à toute personne qui en demanderait.

En 1707, à Versailles, la réjouissance dura deux jours : c'était une politesse de Soleil à Étoile.

Sous Louis XV, Louis XVI, à travers la Révolution, sous l'Empire, l'usage s'affaiblit lentement. Louis XVIII et Charles X



L'ADORATION DES BERGERS

Gravure de P. DE JODE, d'après JORDAENS. (Chalcographie du Louvre.)

« grande munition de pelotes de neige, de pommes et d'œufs « pour soutenir l'effort. Étant enfin toutes armes faillies pour la « défense de ceux de dedans, ceux de dehors forçant la porte, « quelque malavisé¹ jeta un tison par la fenêtre, et tomba ledit « tison sur la teste du roy, de quoy il fut fort blessé, de ma- « nière qu'il fut quelques jours que les chirurgiens ne pouvoient « assurer de sa santé. »

Sous Henri III, l'on sacrait à la Cour, la veille de l'Épiphanie une reine de la fève, qui le lendemain, marchait somptueusement parée à la gauche du Roi de France, l'accompagnait à l'offrande, et rentrait au Louvre avec lui, « trompettes et tambours sonnans². » L'autre reine était à droite.

Sous Louis XIII, on soupait ce soir-là dans la grande galerie du Louvre.

(1) Le comte de Montgomery.

(2) Journal de l'Estoile.

ne réussirent pas à le revivifier. Aux Tuileries, c'est en famille que l'on fêta les Rois. Depuis la Restauration, ce n'était plus chose officielle. Il restait encore que ce fût délicieux.

Délicieux comme jadis dans les villes et les campagnes, dans le Nord et dans le Midi, chez les puissants et chez les humbles. Je n'ose prétendre, à propos de couronne, « qu'autrefois était mieux », et sincèrement je ne le crois pas. Je n'ose pas non plus vous avouer ce que je regrette. Vous allez vous moquer de moi, me jeter que je ne suis pas « dans le train »... Si j'y étais, cueillerais-je des fleurs ?

Ce que je regrette, voyez-vous, ce n'est ni l'ironie cruelle des saturnales romaines, vagues aïeules de la coutume chrétienne, où les esclaves servis par les maîtres, tiraient au gâteau lequel d'entre eux serait roi du festin ; ni la sagesse plus admirable des Perses qui, en une sorte de repas des rois, aidaient la chance d'un esclave misérable, infirme, cacochyme, le couronnaient de

guirlandes et le pendaient charitablement pour dilater à l'infini l'orgueil de son apothéose et le plus enivrant de ses rêves; ce n'est pas l'inconsciente férocité d'une Marie Stuart travestissant un jour, de ses toilettes et de ses bijoux, la jolie coquetterie d'une de ses filles d'honneur; ni le caprice, révoltant, s'il permit qu'on en rit, d'un Édouard IV faisant roi de la fève un de ses pauvres ménestrels; ce n'est pas l'occasion de mots *philosophiques* faciles et peut-être sincères tel que celui de Charles-Quint à un paysan Aragonais tout fier de son récent cousinage: « Ma foi, mon cher

Autrefois, au moyen-âge, peut-être hier encore, l'aïeul ayant partagé le gâteau désignait la première part et demandait au plus jeune: « Pour qui ce morceau? » — « Pour le bon Dieu. » Et lorsqu'apparaissait l'Étoile du Berger, les pauvres s'en allaient vers la maison des riches et chantaient: « La part à Dieu, s'il vous plaît, la part à Dieu! » — L'enfant ouvrait la porte et donnait aux pauvres.

Je n'ignore pas, ô doux maître Renan, que les hommes, quoi que ricane Mysandre, et quoi qu'ils s'imaginent souvent



L'ADORATION DES BERGERS

Gravé à l'eau forte par DENON (1787), d'après LUCA GIORDANO. (Chalcographie du Louvre.)

ami, vous auriez pu choisir un plus agréable emploi. » — Ce n'est pas l'appareil hiérarchique d'écuyers, chambellans, ministres, dont l'Angleterre méridionale entourait cette royauté; ce n'est pas l'aimable satire qu'exprimait: « Le Roi boit! Le Roi boit!.. » crié par les convives, ni l'imitation protocolaire de l'acte souverain; ce n'est pas, je le confesse, le jovial passe-temps de barbouiller de suie, en souvenir de l'Éthiopien, mage ou page, celui qui manquait au cri ou au boire. Ce qui m'afflige, ce n'est pas non plus l'idée de pouvoir quelquefois, grâce à la nonchalance acceptée des pâtisseries, manger de la galette sans risquer de me casser une dent, même le soir de l'Épiphanie. — Si l'on me confirme que, dans nos provinces, les braves femmes trop inquiètes se fient de moins en moins aux révélations extra-lucides des parts de gâteau mises précieusement dans l'armoire ce jour là, parts dont l'état était censé varier selon la fortune des absents — je me console encore.

De l'adoration, des fêtes qui l'ont célébrée, nous avons gardé, grâce à l'art, grâce à la parole, ce que peuvent conserver les hommes: de belles images (regardez près d'ici) et de belles légendes.

Mais je regrette la *Part à Dieu*.

eux-mêmes, font encore belle « la part à Dieu. » Je n'ignore pas qu'ils rompent avec une émotion plus obscure et pudique, s'il est béni, le pain grossier de leur vie quotidienne. Mais ils sont d'ordinaire si légers et si las qu'ils ont besoin de jouer pour retrouver leur cœur. La Fête des Rois était un de leurs jeux. L'on observait comme une tradition sacrée, d'être ce jour là, fût-ce une heure, pitoyable et bon. « La part à Dieu, s'il vous plaît, la part à Dieu!.. » Oraison suprême qui pleure silencieusement au fond de tous les yeux... — N'étouffez pas la voix de l'ange gardien qui, le soir de l'Épiphanie, submergeant la mauvaise rumeur de la mêlée barbare, comme dans une vasque de cristal la musique d'une eau surnaturelle, se répandait victorieuse et candide dans la voix des petits enfants.

UN BOURGEOIS DE PARIS.

Poème de M. CATULLE MENDÈS

Musique de M. XAVIER LEROUX

LA REINE FIAMMETTE

Conte dramatique représenté au Théâtre National de l'Opéra-Comique

Autographe de M. XAVIER LEROUX — Fantaisie décorative de M. JOSÉ ENGEL. — (CHOUDENS, Editeur)

Cependant, Danilo, du dehors, a pénétré l'un des battants du vitrail; le battant s'écarte
au dehors. On voit une part de la terrasse, pâle clair de lune, allée de lauriers-roses. Salune
s'étend jusque dans la sombre salle, et, mêlée aux reflets du vitrail, illumine Orlanda. Celle-ci sent bien que
Danilo est entré, mais, coquette, ne se tourne pas encore vers lui.

Andante espivato e misterioso

pp *mf*

dim. *dim.* *pp*

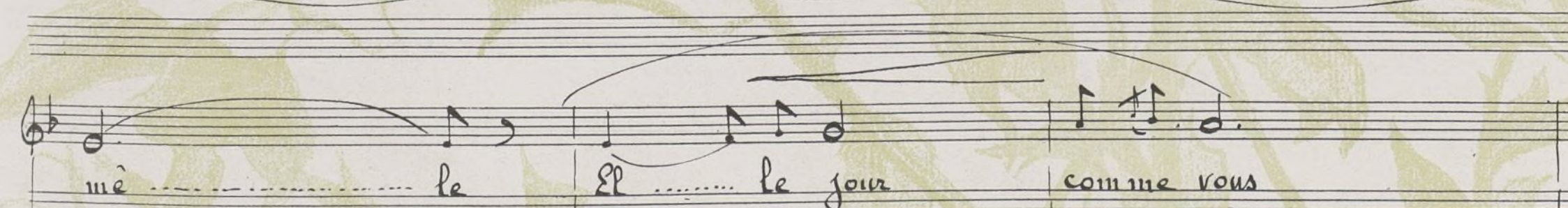
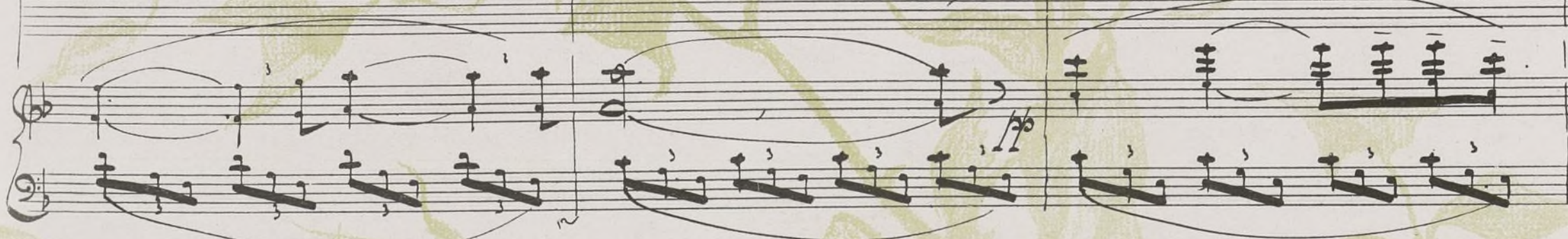
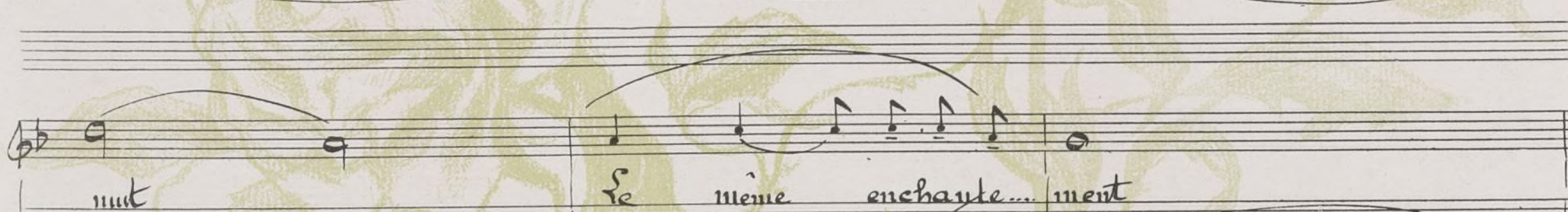
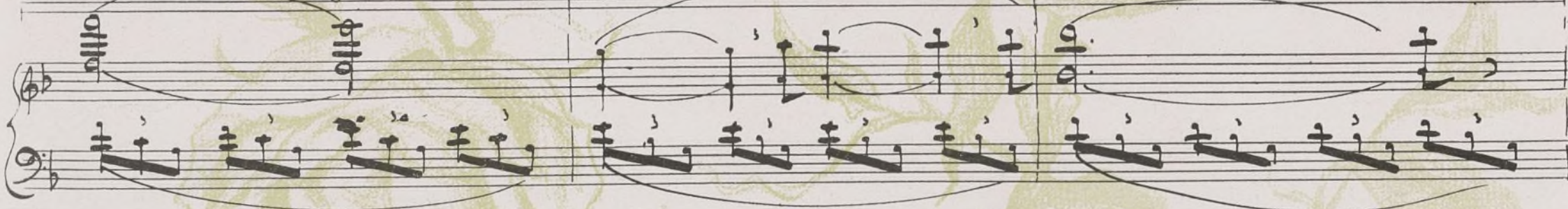
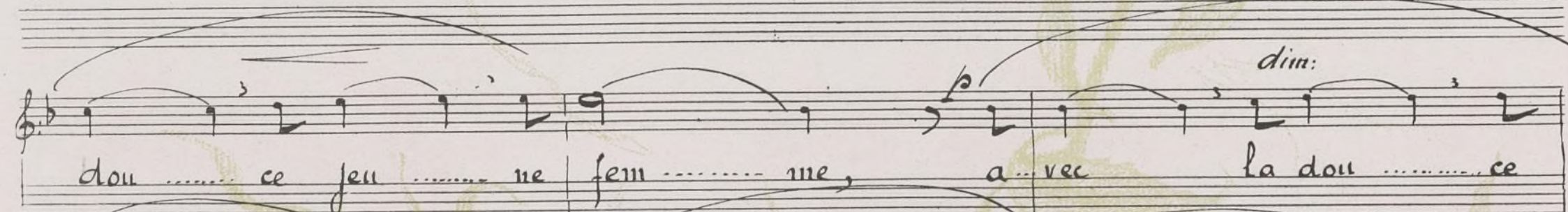
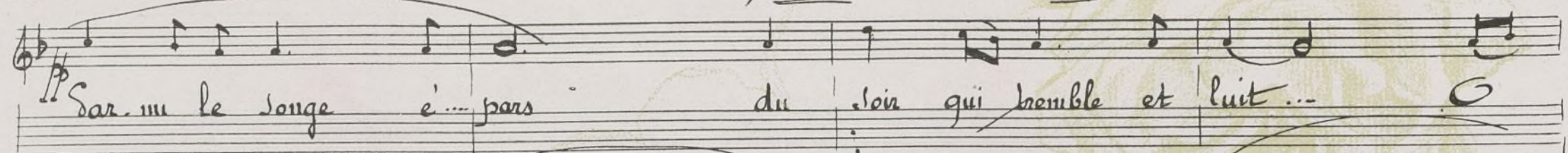
Bien expressif

dim.

Musical score for a scene from *FIGARO ILLUSTRÉ*. The score is written for voice and piano. The key signature is one sharp (F#), and the time signature is 9/8. The lyrics are in French.

The score includes the following lyrics and musical markings:

- Dimelo dimide, qui se tient sur le seuil* (Dimelo dimide, qui se tient sur le seuil)
- Orlanda Mais elle ne songe pas, elle attend un grand moment* (Orlanda Mais elle ne songe pas, elle attend un grand moment)
- lendre expressif.* (lendre expressif.)
- Hé... lé... na!* (Hé... lé... na!)
- Da... nie... lo!* (Da... nie... lo!)
- dim:* (dim:)
- dim:* (dim:)
- Elle se retourne à demi, souriante* (Elle se retourne à demi, souriante)
- Ve... nez.* (Ve... nez.)
- ga* (ga)
- dim:* (dim:)
- molto espressivo* (molto espressivo)
- Danielo bonjour loin avec une voix d'opéra* (Danielo bonjour loin avec une voix d'opéra)
- je vous ze-gar-de!* (je vous ze-gar-de!)
- dim:* (dim:)

Danielo extasié

Ritendo *Solo più accelerando*
Orlanda
a tempo avec une malignité tendre

Les bien-heu-reux des au-
 vous, mys-té-re comme el-le

dim:
 ...tels en lu-mi-ères se laissent, et moi j'ai dit ve-nez...

Solo animato *Dimelo* l'approchant un peu...
poco Ritendo de-li-ce!

a tempo Moderato accelerando
 Subitement douloureux
 j'avais dans l'âme tout à

Le Adieu Reine Frammelle

12 Novembre 1903



Reproduction interdite.

LE SOIR DE L'ÉPIPHANIE

Tableau de M. HENRY VOLLET.

OCYPE

OU L'HOMME

AUX PIEDS LÉGERS

Poème dialogué de LUCIEN, de SAMOSATE,

Imagé par M. ABEL FAIVRE.

(Traduction nouvelle inédite).

Personnages :

LA GOUTTE,
OCYPE,
LE GOUVERNEUR,
LE MÉDECIN.



ARGUMENT. — Fils de Podalire et d'Astasie, Ocype, remarqué pour sa beauté et pour sa vigueur, manifestait un goût signalé pour les exercices du gymnase et pour la chasse. Souvent la vue d'un gouteux en proie à la torture ne provoquait chez lui qu'un accès de raillerie ; ce mal, prétendait-il, n'était rien. La déesse s'indigne contre lui et l'attaque par les pieds ; sur l'abord, Ocype endure bravement le mal, et n'en a cure ; la déesse alors le terrasse. Le drame a Thèbes pour théâtre : le chœur est formé de tous les gouteux du pays, qui, à leur tour, se paient la tête d'Ocype. Le drame est des plus piquants ; ses protagonistes sont : LA GOUTTE, OCYPE, LE GOUVERNEUR, LE MÉDECIN, LA DOULEUR et LE MESSAGER.



LA GOUTTE, seule.

L'HUMANITÉ me hait : mon nom seul lui fait horreur ; je me nomme la Goutte ; je suis la terreur des mortels. Par d'implacables liens, j'enserme leurs pieds, et sans qu'ils aient le temps d'y songer, j'envahis leurs articulations. De ceux que j'accable de mes coups je me ris, d'autant plus qu'ils n'avouent pas la vraie cause de leur mal : ils l'expliquent par des raisons qui n'en sont pas : chacun s'illusionne avec des mensonges. C'est une foulure du pied ou un choc, dit-on à ses amis, pour dérober la cause véritable. Mais ce sur quoi l'on se tait, pensant que nul ni verra clair, le temps se charge de le révéler, en dépit de toute volonté. Et lorsque le malade, vaincu, laisse échapper mon nom maudit, il a aussitôt tous les bras amis pour faire de sa marche titubante une marche triomphale. La douleur est l'agent nécessaire des maux que je provoque : sans elle, je ne suis rien. Aussi ai-je motif de m'irriter, et de sentir ma bile s'échauffer, lorsque j'entends les malades s'élever de toutes leurs plaintes exaspérées, non pas contre la douleur, source de toutes leurs angoisses, mais contre moi, comme si leurs blasphèmes leur laissaient espérer que je les pusse arracher de leur carcan.

Au lieu de ce vain discours, que ne vous expliqué-je ma présence en ces lieux, et le juste motif de mon ire ? Or donc, un menteur abondant, Ocype, le vaillant, qui dissimule son véritable mal, m'invective, tout en déclarant que je ne suis rien : ma foi, j'ai pris la mouche, ce qui est naturel chez une faible femme, et je viens de lui faire au pied une de ces morsures extrêmement cruelles, dont je sais l'art depuis longtemps. La douleur ne s'est encore localisée qu'en un étroit espace ; mais bientôt toute la plante du pied sera aiguillonnée d'élancements. Pourtant Ocype prétend encore qu'il s'est blessé à la course ou à la lutte, abusant ainsi de la crédulité de son gouverneur. D'un pied dont il dissimule la claudication, d'un pied, que j'enserme dans ma glu, le voilà, le malheureux, qui sort de sa demeure et s'avance.

OCYPE, apparaissant, à part.

D'où me vient au pied, cette douleur insupportable, qui ne procède d'aucun traumatisme, et qui ne me permet, sans souffrir, ni de marcher, ni de me tenir debout : elle bride le nerf de ma jambe, comme la corde d'un arc prêt à lancer une flèche, et me condamne à l'immobilité. Pour la fin de nos souffrances, que le Temps est donc lent à s'enfuir !

LE GOUVERNEUR

Redresse-toi, ô mon fils, et assure ta marche : sinon, en boitant, tu vas nous entraîner dans une chute commune.

OCYPE

C'est bien ; je me tiens sans ton appui ; je t'obéis ; je pose à terre mon pied malade, et je ne me plains plus : car je sens quelle honte c'est pour un homme jeune, que de réclamer l'appui d'un vieillard épuisé, mais toujours grincheux.

LE GOUVERNEUR

Tais-toi donc, jeune sot ! et ne vante pas si haut ta jeunesse. Qu'est-ce qu'un homme jeune, en proie à la maladie, sinon un vieillard. Sois attentif à ma parole : que je te retire mon aide ; moi, vieillard, je reste debout ; et toi, le jeune homme, tu roules à terre.

OCYPE

Bah ! si tu tombais, toi qui n'a pas de douleurs, tu tomberais parce que vieillard : la volonté en effet trouve chez les vieillards des forces imaginaires ; mais vos forces défont au moment de l'action.

LE GOUVERNEUR

A quoi bon ergoter, au lieu de me dire comment cette douleur te prit l'orteil ?

OCYPE

C'est à la course : en voulant poser le pied légèrement j'ai fait un faux mouvement, et j'ai senti la douleur me mordre.

LE GOUVERNEUR

Eh bien, cours encore, comme dit l'autre, à moins que tu ne restes assis, à t'arracher les poils de la barbe.

OCYPE

C'est peut-être bien aussi la dernière fois que je luttai : en voulant donner un croc-en-jambe, je me suis frappé le pied : sans blague.

du pied, et ne peut plus marcher. Je suis médecin, et l'un de ses amis vient de m'informer qu'il est atteint d'un mal dont l'acuité ne s'arrête pas à un point fixe. Mais n'est-ce pas lui qui s'offre à ma vue, gisant renversé sur un lit. Salut, au nom des Dieux ! Donc, quel est ce mal, Ocype : que je le sache sans plus tarder. Instruisez-moi, et peut-être saurais-je vous guérir, quelque vive que soit votre douleur.



LE GOUVERNEUR

Le bel athlète que voilà ! Ainsi, tu te frappes toi-même en donnant un croc-en-jambe ! A quoi bon mentir : j'ai tenu jadis les mêmes discours, et je voulais cacher ces choses pénibles à mes amis. Vois donc de suite les choses comme elles sont.... (à part.) Mais voilà que la douleur le tourne et le terrasse...

(Le Gouverneur le rentre en la demeure).

LE MÉDECIN, apparaissant.

Où vais-je trouver, mes amis, le fameux Ocype, qui souffre

OCYPE

Tu me vois, Sôter, deux fois Sôter, puisque tu portes en ton nom celui de la Minerve protectrice. Une cruelle douleur s'attaque méchamment à mon pied que je n'ose plus poser à terre, ni mouvoir.

LE MÉDECIN

La cause ? Quelle douleur ? Précisez les circonstances ? Car si vous dites au médecin la vérité, il est plus certain de son diagnostic ; si on le trompe, il fait fausse route.

OCYPE

En courant ou à la gymnastique, j'ai reçu un coup très violent de compagnons de ma force.

LE MÉDECIN

Pourtant, je ne vois sur le pied aucune ecchymose; et l'on ne vous a appliqué aucune embrocation.

OCYPE

C'est que je ne puis supporter la laine des bandelettes, vains atours, dont beaucoup aiment à se parer.

LE MÉDECIN

Qu'est-ce qui vous plaît donc? Une ponction du pied? Je vous préviens toutefois, si vous y consentez, que vous allez perdre beaucoup de sang.

m'arracher le pied? » Ainsi passa-t-il la nuit, assis sur son séant, et se plaignant de son pied, d'une voix de stentor. Lorsque le chant du coq annonça le lever du jour, il vint vers moi, me toucha de sa main agitée et brûlante de fièvre; mais il me fit les contes que tu sais, enveloppant d'un mystère son véritable et cruel malaise.

OCYPE, l'interrompant.

Maudit vieillard, toujours chargé de vains discours et qui se vante à tous propos, malgré sa nullité! Mais, le malade qui cache son mal à ses compagnons, est pareil à l'homme affamé qui trompe sa faim en mâchant du mastic.

LE MÉDECIN

Vous voulez m'en imposer en changeant de conversation. Vous vous dites malade, mais ne dites pas pourquoi vous souffrez.



OCYPE

Fais-donc si, quoiqu'il puisse advenir, tu délivres promptement mon pied de la torture qui le tenaille.

LE MÉDECIN

Voilà mes instruments tout prêts, assoiffés de sang et affilés.

OCYPE, avec effroi.

Va-t-en! Va-t-en!

LE GOUVERNEUR

Sôter! qu'allais-tu faire! Ton nom ne serait-il plus une sauvegarde. Entends-tu, par le baume du métal, aggraver sa douleur? Ignorant la vérité, tu vas affliger son pied d'un mal nouveau. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'il t'a dit, et sa blessure n'a pour origine ni la course, ni la lutte; écoute-moi donc: Hier, c'est bien dispos qu'il est rentré à la maison; il a mangé comme un ogre, bu de même, et s'est couché seul dans son lit où le sommeil lui fut propice. Mais voilà qu'au milieu de la nuit, il s'éveille, en rugissant, comme si quelque dieu invisible le frappait. Tout le monde de trembler autour de lui. Il disait: « Malheur sur moi! Est-il possible de souffrir autant! Quelque dieu veut-il

OCYPE

Et comment vous fournir l'explication de mon mal. Je ne sais rien de lui si ce n'est qu'il me torture.

LE MÉDECIN

Lorsque sans motif apparent on ressent au pied une vive douleur, et que par de vaines paroles on essaie de donner le change sur la nature de cette douleur, bien qu'on soit éclairé sur elle, alors... Bah! lorsque l'autre pied sera pris, vous mêlerez des larmes à vos cris; et je vous dis ceci: que vous le vouliez ou non, le mal affreux vous écrasera.

OCYPE

Dis vite: quel est ce mal? son nom?

LE GOUVERNEUR

Son nom est composé de deux vocables.

OCYPE

Dieux! Explique-toi, je t'en supplie, vieillard.

LE GOUVERNEUR

Du point où se tient la douleur, on a fait la tête du mot.

OCYPE

Selon ton dire, c'est donc du pied (Πῶδος) qu'est fait le radical du mot.

LE GOUVERNEUR

Terminez le mot par la fatale *prise* (Ἀγρᾶ).

OCYPE

Et quoi, tu oses railler ma misère avec tes calembours.

LE GOUVERNEUR

Douleur terrible qui n'épargne personne !

OCYPE

Soter ! Qu'en dis-tu ? Que faire ?

LE MÉDECIN

Un peu de patience : je me suis trompé par votre faute.

OCYPE

Mais enfin quel est ce mal ? Que m'arrive-t-il ?

LE MÉDECIN

Vous avez au pied une douleur terrible, incurable !

OCYPE

Vais-je donc traîner l'existence en boitant ?

LE MÉDECIN

Boîter seulement ? Ce n'est rien : calmez votre effroi.

OCYPE

Quoi de pis, encore.

LE MÉDECIN

Il vous reste d'avoir l'autre pied dans le même état que celui-ci.

OCYPE

Hélas ! Hélas pour moi ! Voici qu'une nouvelle douleur s'y glisse en effet et me torture ! Me voilà cloué sur place, quand j'ai la volonté de marcher. J'ai le frisson, dès qu'il s'agit de faire un mouvement avec mon pied, et je me sens des terreurs d'enfant. Ah ! par les dieux, je vous en conjure ! Soterique ! si votre art n'est pas impuissant, n'épargnez rien : soulagez-moi : si non je meurs : je souffre de douleurs cachées ; des dards me percent les pieds !!

LE MÉDECIN

Je me garderai d'user envers vous de l'artifice de vaines paroles habituelles chez les médecins, qui ne savent qu'amuser par elles leurs malades, dans l'ignorance où ils sont de les soigner : voici quelques mots seulement. Votre mal est épouvantable : vous n'avez pas seulement les pieds pris dans des carcans de fer, tels que ceux qu'on emploie au châtimement des criminels, mais à votre corps est réservé un supplice mystérieux et barbare, dont le fardeau est au-dessus des forces humaines.

(Il sort en dansant.)

OCYPE

Hélas ! Hélas ! Malheur ! Malheur ! Pitié ! Quelle douleur sourde me lacère le pied ! Grand Dieu, soutenez-moi par la main, avant que je ne tombe, ainsi que les satyres soutiennent sous les aisselles l'ivresse de Bacchus.

LE GOUVERNEUR

Bien que vieux, je puis encore t'obéir en cela ; et de mes vieilles mains aider tes jeunes années.

(Et tandis qu'il l'aide à se soulever, tous les podagres thébains passent devant Ocype et le raillent.)

LUCIEN, de SAMOSATE.

(Traduction nouvelle, inédite)

